

# SUÈDE

## SUÈDE, NORVÈGE, ISLANDE ET LAPONIE.

COSTUMES ET COUTUMES, COIFFURES, PARURES, OBJETS USUELS, ETC.

*Laponie.* — Au sujet des nos 62 et 68, le Lapon chaussé des raquettes, et la pipe de métal à bout de jonc, voir la notice, pl. B T.

*Islande.* — Ce qui la concerne ici se rapporte aux nos 65, 67, 69, 72, 79, 83, 86 et 87, à rapprocher du n° 48, pl. B R.

En Islande, les hommes avaient autrefois un costume national; ils l'ont modifié peu à peu, et maintenant leur jaquette de vadmâl, leur long gilet de drap, paraissent taillés sur le même modèle que la veste et le gilet des paysans de l'Alsace. Nous ne montrons donc l'Islandais qu'avec les pièces de son costume intime, ou avec son vêtement de pêche.

N° 72. — Famille de Hnappavellir. — L'homme porte une épaisse chemise de molleton de laine, une culotte de feutre soutenue par des bretelles se croisant sur la poitrine, des bas de laine montant par-dessus les genoux de la culotte, des souliers de cuir dont les lanières s'enroulent au bas de la jambe.

Le costume de la femme complète l'exemple n° 48, pl. B R; c'est une robe du même genre que celle de la jeune fille, avec le même collet s'évasant en col vidé. On y voit les galons décorant le dos, couvrant la couture de la manche, et encore des galons de laine disposés en cinq rangées au bas de la jupe (le n° 72 bis indique le genre des broderies de ces galons); cette femme porte le gant épais en laine, sans autre division que celle du pouce, dont on orne le dessus de quelque broderie en couleur. Sa chevelure, de peu de longueur, flotte librement; elle est coiffée d'un bonnet en feutre dont la pointe se replie sous le poids d'un gland long et fourni rappelant le *puskul* du fez oriental. (Exemple isolé, n° 65.) Les Islandaises s'entendent à poser coquettement cette coiffure originale, en la faisant incliner de côté.

N° 74. — Costume de pêche, fait de peau de phoque, c'est-à-dire imperméable. — La blouse courte a un capuchon; les pantalons, serrés à la

cheville, sont soigneusement reliés à la chaussure. La coiffure est un bonnet de feutre du genre napolitain, ou un chapeau rond, tronqué bas, à bords peu larges.

N° 86. — Selle de femme, en cuir, garnie tout autour d'une laine frangée. — Le dessus, qui restenu, est recouvert d'un coussin. L'arçon et le côté circulaire du siège sont en bois sculpté; les rinceaux d'ornement s'y combinent avec des figures fantastiques d'hommes et d'animaux. La femme s'y tient les deux pieds posés sur la planchette suspendue. Toutes les Islandaises montent à cheval; l'emploi du cheval est commandé par l'état du pays et les longues distances qui séparent généralement les localités. Le n° 69 montre la tournure que la haute coiffure en cimier donne à l'Islandaise équestre.

N° 67. — Tabatière en cuir à monture de cuivre, dont la forme élégante rappelle certaines formes de pulvérisateurs d'arquebusier.

N° 79. — Ornement de ceinture en bronze, d'un filigrane grossier, dont le décor régulier est bien réparti.

Nos 83 et 87. — Boutons ajourés, à figures de grelots, terminés par un pendant mobile, dans l'un desquels on rencontre comme un rappel de la clef du Nil des anciens Égyptiens.

Ces exemples, s'ajoutant à ceux des fragments de broderie de la pl. BR, permettent de reconnaître que le peuple grave et silencieux des Islandais, signalé comme étant celui qui est peut-être le plus dépourvu du sentiment de la musique, est du moins pourvu de ce que l'on peut appeler l'œil rythmique, ainsi qu'en témoignent ses ornements réguliers, bien ordonnés. L'Islandais montre une aptitude particulière pour tous les ouvrages d'industrie; obligé de pourvoir lui-même aux choses dont il a besoin, il fabrique avec de la corne fondue des boucles pour les brides et des cuillers. Il tisse les draps, tresse ses cordes avec la laine que, dans la même chambre, la femme carde, foule et teint. Il fabrique avec des os de baleine des aiguilles, des boutons, des manches d'instruments. Un morceau de lave lui sert de marteau, un bloc de pierre, d'enclume. A force de patience il sculpte fort bien et fait des œuvres d'orfèvrerie remarquables. Les meubles témoignent parfois d'un vrai talent; aussi, l'œuvre finie, le paysan la signe volontiers.



## SUÈDE ET NORVÈGE.

Figures d'ensemble, nos 80, 81 et 95.

N° 80. — Scanie, district de Jerrestad.

Jeune femme portant la toilette des relevailles. — Selon une coutume chrétienne, la femme relevant de ses couches doit être de nouveau reçue dans l'église, ce qui donne lieu à une cérémonie pour laquelle elle revêt une grande toilette, rappelant la nuptiale, mais cependant d'un caractère spécial.

La bijouterie orfévrière est celle du jour des noces, mais la coiffure n'est point la couronne : c'est une pièce d'étoffe blanche dont les deux bouts volumineux et raides tombent des deux côtés, en s'écartant ; cette coiffure est d'un arrangement compliqué, de ceux qui nécessitent l'intervention de la paysanne coiffeuse. Avec cette enveloppe de la tête on porte une cape ou manteau, qui n'est autre qu'un jupon posé sur les épaules, la taille formant le col. (Voir, au sujet de cette cape, le n° 81.) C'est dans cette toilette que la femme se tient dans la salle d'armes où l'on vient la chercher en cérémonie.

La salle d'armes est une pièce inhérente à tout temple suédois. Personne ne devant entrer armé dans l'église, on y déposait jadis les armes ; aujourd'hui on y met les cannes, exclues à titre d'armes, et qui s'y trouvent en quantité au moment des offices. C'est en effet une arme véritable que la canne garnie de sa dragonne que porte tout paysan suédois. L'usage de l'escorte armée, conservée dans les processions, particulièrement dans celles du deuil, où les hommes et même les petits garçons doivent porter leur canne, est un dernier vestige de la protection dont le clergé eut souvent besoin à certaines époques. C'est une tradition analogue que celle des *chevaliers de la noce* qui figurent au nombre de huit ou dix, en Dalécarlie, dans le cortège nuptial, y précédant les demoiselles d'honneur, la mariée étant elle-même conduite par le *rudi-man* ou soldat du quartier. Ces cannes défensives sont une survivance de ces temps du moyen âge où le rapt et le viol ne passant pas, en Suède, pour un crime, une fiancée ne pouvait être conduite en sécurité à l'autel que sous une nombreuse escorte de paranymphes.

N° 81. — Scanie, district de Torna hârad.

Femme dans le costume du grand deuil. — Le jupon noir fait exprès, en prévision du deuil, est posé sur la tête, cachant le visage de manière à n'en laisser guère voir qu'un œil ; il a la figure d'une longue cape. Forsell dit malicieusement que ce système a du bon, surtout pour une veuve jeune pleurant un vieux mari, et ayant quelque difficulté à montrer ses larmes.

Quelquefois les femmes donnent à cette espèce de manteau la forme d'un jupon sur lequel le corsage, sans manches, est cousu, et elles le disposent de manière que la partie visible du visage l'est par le trou d'emmanchure.

Lorsque la parenté est assez éloignée, les femmes, tout en portant le corsage et le tablier noir, ne mettent point de cape et se contentent d'une toile blanche bordée de dentelle de forme rectangulaire, dont la tête est couverte, qui est simplement agrafée sous le menton, en encadrant étroitement le visage des deux côtés, et qui s'étale sur les épaules.

La cape verte, bleue ou noire, selon les circonstances, que l'on voit toujours aux femmes de Saillé, dans la Loire-Inférieure, offre, par la nature de ses divers emplois, une analogie frappante avec le jupon porté en cape par les femmes de la Scanie.

A Saillé, toute Bretonne devenue mère doit se présenter à l'église pour la cérémonie des relevailles, et cette femme, qui revêt alors la parure et les vêtements de ses noces, y doit ajouter l'*er-ventel*, le plus souvent bleu pour cette circonstance, enveloppant tout le haut du corps.

L'*er-ventel* noir sert aussi de cape de deuil comme la jupe noire de la Suédoise. Les Bretonnes le portent à la suite d'un convoi, et le dimanche à la grand'messe, pendant toute la durée du deuil d'un proche parent.

« L'usage de cet emblème de deuil, dit M. Léon Bureau (*la Mélusine*, 1878) est évidemment antérieur à toute tradition ; mais le plus surprenant, c'est que la provenance des *manteaux* est elle-même inconnue. »

L'*er-ventel* n'enveloppe que la partie supérieure du corps ; il est épais, d'un tissu extrêmement grossier, garni en dehors et surtout au bord supérieur de longs poils de laine peignée. Ce lourd manteau hyperboréen d'une signification si précise, et d'un poids si gênant en Bretagne, nous paraît d'autant plus y avoir été apporté de l'ancienne Scandinavie, qu'il est encore une autre tradition propre à appuyer cette donnée : la coutume de faire servir en signe de deuil quelque pièce du costume ordinaire simplement changée de place et disposée d'une façon particulière, dans le genre de ce que l'on voit ici du jupon de la Scanienne.

Dans la presqu'île de Rhuys, audéboché du Morbihan, les femmes de Kerner, ainsi que celles d'Arzon, ne portent en toute saison que des robes et des corsages noirs ; rien de plus facile pour elles que de se mettre en deuil. Les Arzonnaises détachent simplement leur tablier noir et se l'attachent sur la tête comme un voile de religieuse qui ne laisse apparaître autour du visage que le filet blanc d'une coiffe empesée (M. de Saint-Juirs, dans *J'ai tué ma femme*). A Torna-Hârad, les hommes ne portent pas le noir pour le deuil, mais la couleur bleue qui est aussi celle des bas et des jupes de la femme en deuil, qu'on a de noir que ses vêtements supérieurs, le tablier, le corsage et la cape. En Dalécarlie, il doit y avoir du jaune dans le deuil. Dans la Sudermanie, le manteau noir du deuil de la veuve est doublé de rouge.

N° 95. — Sudermanie, paroisse de Wingåker.

Costume d'hiver ; femme et son enfant après quelques années de mariage.

— La coiffure portée par la *sjelfvan*, la femme mariée (*sjelfen* pour l'homme) est un bonnet couvrant toute la tête, au-dessus duquel est posé un second bonnet rouge brodé d'une soie jaune vif, nommé *charlakana mossa*. Ce dernier est tout à fait plat et, par derrière, le fond reste visible ; le dessus est recouvert par une espèce de fichu qui l'enveloppe et se noue sur la nuque (voir les nos 49, 50 et 63). En hiver, ces femmes portent la pelisse de peau de mouton, garnie de son poil tenu à l'extérieur, et étroitement close sur la poitrine par une ceinture en drap rouge.

L'enfant est enveloppé d'une pelisse de même sorte, s'agrafant au col et à la hauteur de la taille ; elle est garnie de poches pour les mains. Le bonnet de laine a la couleur rouge du *love* norvégien, et quelque aspect du bonnet phrygien.

### Coiffures.

Nos 49, 50, 63. — Divers aspects du double bonnet recouvert d'un fichu transparent. Sudermanie, paroisse d'Orteratha, district d'Oppunda. Même genre à Wingåker.

N° 51. — Bonnet de lingerie, diocèse de Bergen.

N° 52. — Profil du bonnet porté dans l'Aggerhus, à Hallingdall ; mouseline, soie et dentelle.

N° 53. — Bonnet de femme, noir, brodé en couleurs. Suède.

N° 55. — Coiffure de mariée, en mousseline montée sur fil d'archal ; dentelle, fleurs artificielles, ruban de soie. Suède.

N° 56. — Coiffure de Hallingdal, diocèse de l'Aggerhus.

N° 57. — Bonnet du genre de ceux que l'on voit portés par les fiancées, dans la Scanie. Coiffe de toile, larges brides ornées de dentelles qu'on n'attache pas. Fond plat en laine, brodé de laine, entremêlé de perles, ayant la forme d'un disque d'une légère profondeur ; le bord en retour est orné de petites plumes d'oiseau ; au bas pendent deux rubans de soie à dessins. L'avancée du fond du bonnet, disposée en coques, est d'un tissu d'argent.

N° 58. Bonnet de mariée suédoise, du genre de ceux que l'on appelle *la couronne de lait* ; il est vu par derrière. Sa coiffe, recouverte de mouseline et de carton, est richement décorée en bandes horizontales de monnaies d'or, de perles d'argent, de verroteries de couleur ; de chaque côté de la partie supérieure du bonnet, une plume de coq s'épanouit, des fleurs artificielles sont posées au-dessous, de chaque côté. Au bas de la coiffe, aux angles, pendent des touffes de rubans de soie brochée de dessins et de diverses couleurs tendres.

N° 59. — Bonnet de Sogn, diocèse de Bergen, partie nord.

N° 60. — Bonnet de feutre, dont la partie supérieure est en disque plat. Cette curieuse coiffure est de Valden, dans le Romsdal.

N° 61. — Bonnet de femme ; le nœud se trouve au-dessus du front. Nummédal, bailliage de Buskerud, diocèse de Drontheim.



- N° 66. — Fond de bonnet en soie, décoré par des rubans de soie, et par un flot de rubans tombant dans le dos. Suède.
- N° 70. — Bonnet de lingerie; Hardanger, diocèse de Bergen.
- N° 71. — Bonnet vu par derrière, noir, brodé en couleurs, orné de rubans de soie brochée. Suède.
- N° 73. — Bonnet en petit béguin, noir, brodé en couleurs. Suède.
- N° 75. — Coiffure de mariage. Le fichu noué sur la tête est en laine; la couronne n'est qu'un fond décoré de monnaies d'or en rangées serrées, formant quatre cercles brillants. Stœrdalen, partie nord du diocèse de Drontheim.
- N° 76. — Léger bonnet de lingerie, orné d'un large ruban de soie de couleur tendre. Cette coiffure est un des caprices familiers aux femmes de Warend, particulièrement élégantes. Province de Smaland.
- N° 77. — Béguin en soie brodée. Suède.
- N° 78. — Profil du bonnet à ailes porté à Vos, diocèse de Bergen.
- N° 82. — Bonnet porté à Nordmore; bailliage de Romsdal, diocèse de Drontheim.
- N° 90. — Bonnet de Sogn; diocèse de Bergen.
- N° 91. — Bonnet de lingerie, même diocèse.
- N° 93. — Coiffure de Flesberg, dans le Nummédal, bailliage de Buskerud.

N° 94. — Bonnet de noce à l'usage des hommes à Stœrdalen, diocèse de Drontheim. Il accompagne le n° 75.

Le n° 64 offre le détail des agrafes de cuivre fixées au corsage ou à la ceinture lacée des Dalécarliennes.

Le n° 54 qui reproduit la configuration de la maison d'Ornas, célèbre par l'abri d'une nuit qu'y trouva Gustave Wasa, au milieu des plus grands périls, offre le type de l'extérieur du chalet. Ce manoir rustique, conservé avec soin, est un spécimen que son ancienneté certaine rend d'autant plus intéressant. (Voir la notice, pl. BP.)

*Flambeaux et candélabres.*

N° 84. — Flambeau en cuivre. Hauteur, 0<sup>m</sup>,30.

N° 85. — Trépied en fer peint à deux becs, surmonté d'un coq. Hauteur, 0<sup>m</sup>,45.

N° 88. — Candélabre en cuivre à trois becs et un montant central pour ficher une grosse chandelle. Hauteur, 0<sup>m</sup>,40.

N° 89. — Candélabre très ancien à quatre branches, portant cinq bougies; orné de pendants en facettes.

N° 92. — Trépied très ancien; fer peint arrondi en spirale; deux becs. Hauteur, 0<sup>m</sup>,25.

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DU COSTUME, DÉDIÉ A M. LE D<sup>r</sup> ARTUR HAZELIUS,  
DIRECTEUR DU MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE DE STOCKHOLM.

A la suite des huit planches à réunir concernant les costumes, les parures, l'habitation typique et les objets en usage en Suède, Norvège, Islande et Laponie, ayant pour signes distinctifs la Corde, le Chien de fusil, A couronné, B P, B Q, B R, B S, et B T, et dont tous les éléments appartiennent aux classes rustiques, nous croyons devoir immédiatement rattacher les considérations générales auxquelles cet ensemble donne lieu, en ce qui concerne le Germain, « cette race qui ne ressemble qu'à soi, » dit Tacite, et dont le Scandinave représente l'un des types supérieurs.

Le royaume de Suède, configuré en une hauteur étendue de la Baltique au cap Nord, contient deux éléments principaux de population : 1° les tribus laponnes, fort réduites (voir, à leur sujet, la notice spéciale, pl. B T); 2° le Germain, le dernier conquérant demeuré vainqueur, dont le chef conserve encore au dix-neuvième siècle le titre significatif de roi des Goths et des Vandales. (Proclamation du duc de Sudermanie, Charles XIII; 1809.)

Le Germain de la Suède, se présentant sous la forme agricole et pastorale qui le caractérise aujourd'hui, est encore, à beaucoup d'égards, le vieux Scandinave guerrier, dont la réapparition devait se produire dans les temps modernes avec l'éclat que l'on sait, en apportant au protestantisme allemand le poids décisif de son épée.

Les costumes sous lesquels nous le voyons représenté, à la veille même de l'ère des confections à la grosse qui, en Suède comme dans toutes les autres parties de l'Europe, font aujourd'hui disparaître les derniers vestiges des choses traditionnelles, ces costumes, disons-nous, ferment, en réalité, le cycle de tout un passé, dont il importe d'autant plus de rechercher le caractère, au point de vue du costume et de la parure, que les paysans du royaume de Suède sont en nombre relativement beaucoup plus considérable par rapport aux autres parties de la population qu'on ne les trouve généralement dans les autres États de l'Europe; par leur importance et leur caractère, ils sont la nation même.

Physiquement, le Germain de la Suède, sans rien conserver de l'air féroce que lui attribue l'historien latin, est généralement resté le Germain montré par Tacite « aux yeux bleus, à la chevelure d'un blond souvent ardent, au grand corps. » Il est principalement de cette race *teutone* ou *tudesque* que les naturalistes désignent comme *indo-germaine*. La peau est très blanche, vermeille; les formes sont robustes et massives; le caractère est flegmatique, tenace et froid.



Le mélange des races s'accuse de plus en plus en avançant vers le nord ; la nuance distinctive de la chevelure des peuples scandinaves se rembrunit, selon que l'on se dirige vers le pôle. A Hernoesand, dans l'Angermanie, on ne voit plus que des cheveux châtain ou tout à fait noirs, des traits bruns ou basanés.

De catholique, le Suédois est devenu un ferme protestant. Tout paysan sait lire et écrire, et sa lecture la plus ordinaire, c'est la Bible. Cela n'empêche point que chacun connaisse l'histoire nationale, et garde le souvenir des anciens mythes illuminés des noms de Thor et d'Odin. Pour le Norvégien à la mémoire tenace, malgré les objurgations du clergé et le sermon du missionnaire, le mysticisme des époques des hauts faits, survivant en grande partie, continue à se transmettre. Conséquence du climat et du mode d'existence, tendance native de l'imagination, ou encore effet de la contagion de l'esprit de ceux qui occupaient auparavant le sol, sous ce ciel si fréquemment nébuleux, de lumière avare, où les nuits longues s'enveloppent de voiles mystérieux, où la famille vit, ordinairement, dans un isolement presque absolu, toutes les choses de la nature ont comme une vie propre, à laquelle chacun est initié pour tout ce qui concerne l'entourage immédiat.

Au commencement de ce siècle, alors que dans cette Suède aujourd'hui sillonnée de chemins de fer et largement entrée dans le mouvement industriel contemporain, les paroisses séparées par de longues distances ne communiquaient que par des chemins fréquemment rendus impraticables par le climat, l'homme antique était encore, sous bien des rapports, si peu modifié, celui du jour se liait si étroitement aux hommes du passé des plus anciens âges, par une sorte d'imagination propre à la ténacité de ces gens froids, que, malgré le rationalisme du protestant, les voyageurs constataient généralement la persistance en de certaines croyances. Pour le paysan de cette première moitié du siècle, les montagnes ne continuent pas seulement à recouvrir toujours les géants, ennemis de la lumière et des dieux qui les ont vaincus ; les entrailles de la terre ne continuent pas seulement à être peuplées de nains industriels et actifs, les *Trolles*, qui fabriquent les armures de fer et cisèlent les glaives d'acier ; l'entrée des golfes ne demeure pas seulement gardée par *Nak*, la divinité à laquelle il faut des sacrifices sanglants ; mais chaque montagne, chaque torrent, chaque forêt, le lac comme la plaine, toute chose de la nature enfin avec laquelle l'homme se trouve en contact, a son génie propre, hostile ou propice, etc., etc.

C'est ce paysan que la Suède a surtout montré dans les expositions internationales depuis 1867 ; il forme une division capitale dans l'importante galerie ethnographique fondée en 1872 à Stockholm, par M. le Dr Artur Hazélius. Les types, consacrés par l'élection des nationaux, sont de véritable valeur ethnographique ; dans leurs moindres détails ces représentations sont d'une précision qui en forme des documents dont la valeur ne saurait guère être surpassée. Le seul titre de la qualité exceptionnelle de ces effigies expliquerait l'attention apportée ici à leur examen ; mais un autre motif nous a déterminé, en outre, à poursuivre notre étude.

Les exhibitions internationales de la plupart de ces figures ont été accompagnées de répertoires si laconiques, n'indiquant guère que les localités, que le spectacle, entr'autres, offert par les couples de fiancés, est resté comme une espèce d'énigme dont il est regrettable que la Suède ne nous ait pas elle-même fourni le mot.

La plupart de ces paysans sont montrés, et très judicieusement, dans la parure des jours de fêtes, avec l'habit dont on entend tirer honneur, en costume de choix, le seul qui soit véritablement de nature à révéler quelque chose du caractère de l'homme. Comment se fait-il qu'un couple de fiancés présente invariablement le singulier spectacle d'une fille en costume d'ancêtre, mettant sa main dans celle d'un garçon dont l'habit, donnant parfois à ce paysan les allures d'une prétention propre au sexe fort, est immanquablement d'une coupe plus ou moins rajeunie, se rattachant au grand courant des modes européennes des deux derniers siècles, courant dans lequel les femmes ne se seraient point engagées ?

En recherchant les causes d'un état si particulier des choses en Suède, nous avons pu reconnaître comment les effets des traditions peuvent se manifester diversement. Tantôt la transmission de certaines pièces du costume en usage démontre matériellement la durée des traditions ; tantôt la déviation même des choses du costume, l'abandon total des vieilles formules, s'annonce comme une conséquence non moins certaine de la persistance des traditions dans leur essence morale, peut-être la plus indélébile de toutes.

S'il existe une philosophie du costume (et un essai de ce genre est à sa place dans un ouvrage comme le nôtre), l'étude faite ici pourra n'être pas inutile pour la compréhension de la double marche des traditions





SUEDE

SWEDEN

SCHWEDEN

BS

IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Vierne del.



sur bien d'autres points que le vieux sol scandinave. En tout cas, nous ne pouvions laisser passer sans en rechercher les causes, le contraste flagrant que l'on nous montre, entre des femmes restées les mêmes, et des hommes flegmatiques, lents, mesurés, réfléchis, chez lesquels la gravité est une marque de race, et pour qui, au contraire, toutes les vieilles formules du costume ont disparu.

En examinant les choses de près, on retrouve sous le rajeunissement des costumes paroissiaux le vieil homme des traditions, conservant encore à bien des égards son caractère natif, presque non moins que s'il se présentait toujours affublé de vêtements absolument identiques pour l'homme et la femme que portaient les anciens Scandinaves : l'habit court, les pantalons, les bottes, les gants, le capuchon enveloppant toute la tête, à l'exception du visage.

Pour les femmes il n'en est pas de même. Malgré le préjugé d'élection signalé par Tacite dans ses indications générales sur la Germanie : « Ils supposent aux femmes je ne sais quoi de saint et de prophétique, et ils ne méprisent pas leurs conseils, ni ne négligent leurs réponses, » malgré les adulations prodiguées, surtout aux filles vierges, parmi les populations de sang germanique pendant le moyen âge, la condition de la femme dans la famille agricole chez les Germains de la Suède s'est trouvée ravalée dans une telle mesure, que des voyageurs modernes ont pu écrire avec justesse, comme l'a fait M. Enault traversant le Guldbrandsdal : « Les femmes ont l'air de n'être que les servantes de leurs maris. »

On peut, en effet, observer chez les Suédois que plus les nécessités de l'existence maintiennent dans la famille l'organisation patriarcale, plus la prépondérance d'un chef mâle est dans les mœurs, plus l'élément féminin est subordonné. Dans l'oligarchie de cette communauté (voir le Gaard, notice pl. B P), chaque homme participe de l'importance de celui d'entre eux qui, dirigeant un vaste domaine agricole, ou des populations clairsemées sur d'immenses pâturages, est souvent obligé, par suite de son éloignement de toute chose, de cumuler certaines fonctions du culte et de la magistrature. En de pareils milieux, où le génie féodal se mélange avec les mœurs républicaines, c'est surtout l'homme qui compte, celui dont la famille est fière.

La *bravoure* du paysan endimanché, avec le sens de ce vieux mot français appliqué à l'accoutrement, est significative. L'unité locale de la toilette paroissiale ne sert pas seulement à faire montre de l'importance et de la prospérité de la paroisse ; l'affectation des divergences, souvent si sensibles entre voisins immédiats, est d'une source plus noble, bien caractéristique. Sous l'étendard de la paroisse, la toilette du paysan continue à représenter l'indépendance de l'ancienne tribu, dont l'esprit apporté par les Germains « aux bataillons formés de membres de la même famille, » dit Tacite, est toujours si facile à reconnaître dans l'exploitation agricole de la paroisse, exercée avec une solidarité tenant à la parenté, à la propriété, au culte, au sol, et qui persiste, en Suède, comme une marque indélébile de la race.

Ainsi s'expliquent les divergences si obstinément voulues qui n'ont cessé de se produire entre voisins, et qui se retrouvent dans tous les rajeunissements des costumes masculins. La diversité des costumes paroissiaux, si remarquable en Suède, est, assurément, une conséquence de ces temps où, divisés en tribus innombrables commandées chacune par un roi (*la foule des petits rois*, disent les chroniqueurs), le territoire occupé par chaque groupe prenait le nom de royaume, et affichait une indépendance complète. Le port du costume paroissial emprunte à cette indépendance une signification particulière et explique que nous rencontrons les toilettes masculines toutes rajeunies, en conséquence de traditions imperturbables, que nous avons désignées comme d'ordre moral : d'accord d'une part avec l'assertion de Tacite que « le Germain se donnait à voir dominant par l'admiration, » et d'autre part avec ce que se montre le Germain de la Suède, imbu d'un tel sentiment d'égalité que le paysan, celui du Dovre-field comme celui de la Dalécarlie, tutoie indifféremment tous les gens, quel que soit leur rang, et y compris le souverain. Les rajeunissements de la parure masculine ont été une conséquence très directe du caractère traditionnel de cet homme ; l'histoire de cette parure le démontre.

Si jamais les restrictions des lois somptuaires, qui ne manquèrent pas plus à ce pays qu'à d'autres, durent être sensibles, paraître odieuses aux gens sans titre, ayant à les subir dans leurs conséquences les plus vexatoires, ce fut surtout à ce paysan égalitaire qui vient d'être montré. Le fait est là pour le prouver. Tandis



que la femme se pare de ses antiques toilettes, il ne subsiste rien, dans les habits parés à l'usage de l'homme, qui remonte au delà des premiers affranchissements de la classe des paysans, admise à faire partie de la représentation nationale vers la fin du quinzième siècle, sous Sten-Sture l'ancien, les paysans formant depuis ce temps l'un des quatre ordres fondamentaux de la nation.

A cette première indication en succèdent d'autres ; la mode des édits somptuaires ayant continué à sévir en Europe pendant le seizième siècle, et même pendant une bonne partie du dix-septième, il ne semble pas très probable que le paysan suédois, malgré la première importance politique acquise, ait été tout de suite beaucoup plus indépendant au sujet du costume que, selon sa classe, il lui était licite de porter. Sa véritable émancipation, sous ce rapport, paraît surtout se rattacher à son affranchissement définitif, qui ne date, en fait, que du dix-huitième siècle, et particulièrement de la révolution de 1772, pour le succès de laquelle Gustave III sut rallier à la cause royale les ordres inférieurs de l'État, les paysans ayant décidé le triomphe du monarque dans une lutte qui divisait alors la noblesse, partagée en deux partis, celui des *bonnets* (bonnets de coton) et celui des *chapeaux*, du nom dont on les distinguait depuis 1728. Dans ce heurt, où devait disparaître à jamais la Suède oligarchique, les paysans s'étaient rangés du côté des chapeaux, et peut-être le souvenir d'une victoire qui valut tant de flatteries du souverain au paysan, n'est-il point étranger à la présence du chapeau glorieux que tant de villageois portent dans leur costume paré.

En somme, les toilettes paroissiales des paysans, si souvent étrangères par leur aspect à ce qui semblerait devoir convenir à des gens menant la vie rustique, agriculteurs, pasteurs, mineurs et marins, en quelque sorte déguisés les jours de fête, doivent leur caractère de fond au sentiment d'égalité si profondément empreint chez le Germain de la Suède. Les gens de cour, en Suède, suivaient avec d'autant plus d'affectation les modes exotiques qu'elles n'avaient aucun rapport avec les costumes agrestes de leur pays ; l'imitation de ce que l'on voyait de plus beau dans les villes, devint l'objectif du campagnard affranchi ; de là ces habits que leur coupe rapproche si souvent de ceux des seigneurs. Enfin, toute idée de distinction des classes par l'habit étant abandonnée, une partie des accoutrements représentés tiennent leur principal caractère (en Scanie, particulièrement) d'un costume national, imité de l'espagnol, dont Gustave III fit, en 1788, la proposition au sénat, et dont, par une circulaire adressée à tous les gens du royaume, l'adoption fut vivement recommandée. On remarqua que tous les hommes s'en affublèrent, tandis que le beau sexe, compris dans cette nouveauté, y demeura à peu près étranger.

Pour ce qui concerne les femmes, continuant à se parer de leurs modes séculaires, conservant à leurs toilettes le même caractère qu'aux époques où les prescriptions restrictives étaient la marque de la sujétion de la classe à laquelle on appartenait, persistance qui semblerait annoncer que pour leur propre compte elles sont restées étrangères aux événements, à l'émancipation du paysan, on doit faire remonter la cause principale de cette immobilité au rôle effacé qui est le leur dans la famille agricole.

Malgré l'apparence, il n'est point exact que ces femmes, ayant dans la vie ordinaire « l'air d'être les servantes de leurs maris, » soient restées étrangères aux évolutions publiques ; ce sont elles qui sont les auteurs des toilettes masculines, et c'est avec des soins particuliers que la fiancée pare elle-même l'homme sur le bras duquel doit s'appuyer son bras d'épousée. Rien de trop glorieux (et ce sentiment montre combien elle a accepté son rôle si fatalement secondaire), rien de trop beau pour le mâle représentant de la tribu, portant ostensiblement les marques de l'affranchissement, lesquelles, qu'on le remarque, ne pouvaient consister que dans des rajeunissements significatifs. Quant à elles, si éloignées de l'importance de l'homme, de sa prépondérance, leurs toilettes n'avaient pas à prendre de signification nouvelle ; elles sont d'un intérêt secondaire aux yeux de la tribu, et d'ailleurs, d'un usage si rare ! La grande parure de la paysanne, le vêtement d'honneur, légué par la mère à sa fille depuis des siècles et qui se trouve dans toutes les familles, n'est point l'habit du villageois endimanché. Ce vêtement d'honneur n'est d'usage qu'en des jours comptés : les fiançailles, les baptêmes, les grandes circonstances de la vie.

On cite souvent, comme ayant dû contribuer à la conservation des costumes et parures à l'usage des femmes,



des ordonnances que l'on empruntait en Suède à l'Allemagne et qui, comme le montre, par exemple, l'arrêté du conseil de Spire de 1356, concernant les dames, font ressortir combien, particulièrement, la fille non mariée était l'objet de privilèges en même temps que de surveillance dans la société germanique.

Les Suédoises ayant dû reconnaître, depuis longtemps, combien pour elles c'étaient là des privilèges de surface, tout en constatant qu'elles n'avaient point les mêmes motifs pour répudier tous les vestiges du moyen âge, nous croyons surtout à l'efficacité des causes, d'un ordre bien autrement décisif, qui sont signalées, et qui découlent de l'organisation patriarcale de la famille agricole.

En résumé, et puisque nous avons parlé de philosophie du costume, et des traditions différentes qui peuvent en expliquer la conservation ou l'abandon, le problème posé par l'exhibition des toilettes rustiques de la Suède nous paraît devoir aboutir à cette conclusion : l'homme antique, le *compagnon* de la *bande guerrière*, le soldat qui choisissait son chef, est d'autant plus resté semblable à lui-même, que l'habit, parfois d'aspect baroque, mais d'intention égalitaire, porté par le paysan, avec sa gravité naturelle et son allure sans vivacité, a été rajeuni. Cet abandon si complet des anciennes formules du costume masculin est l'un des effets d'une tradition morale, d'autant plus certaine que la race est plus réfléchie et, généralement, peu empressée au changement, comme le montrent les grandes toilettes féminines, dont la conservation semble là toute naturelle, étant donné le rôle, insignifiant en politique, subordonné même dans la famille, auquel la femme se trouve réduite dans la tribu agricole.

Historiquement, il semble que l'emprunt, l'adoption des choses exotiques, soit la loi du costume des Scandinaves. C'est à la lointaine influence de la grande masse des marchandises importées en Suède, à l'époque où la Russie fut tombée sous la domination des Varègues, que l'on fait remonter les rapports essentiels qui existent entre la parure des femmes du royaume de Suède, et celle des Slaves orientaux. C'est dire que dans les choses du costume qui paraissent les plus originales en Suède, il n'y en aurait pas dont l'originalité lui appartienne autrement que par l'adoption.

Y eût-il eu une originalité véritablement scandinave, qu'elle aurait eu de la peine à résister à l'invasion qui se produisit vers l'an 1000, époque de l'envahissement du christianisme. Les missionnaires allemands furent alors comme une avant-garde d'une armée de commerçants et d'ouvriers de toutes sortes qui, sous la protection d'un clergé très puissant, vinrent remplir le rôle d'ouvriers spéciaux, cordonniers, tailleurs, etc., parmi des populations qui en avaient été à peu près dépourvues jusqu'alors. Ce sont ces Allemands qui fondèrent Wisby, en l'île de Gothland, Bergen, en Norvège, restés comme des marchés importants, où ces marchands apportèrent leur goût qui détermina un mouvement décisif. La vieille habitude où étaient les femmes de confectionner elles-mêmes tous les vêtements nécessaires à leurs proches, alla se perdant peu à peu. Vers la fin du douzième siècle, la coupe du vêtement des hommes était devenue la *germano-franque*. Dès le début du quatorzième siècle, l'ancien costume se trouve remplacé par le costume allemand. L'originalité propre ne paraît exister réellement en Suède que dans le for intérieur de l'homme. Tout au plus signale-t-on que lorsque les Scandinaves connurent les fins tissus de laine, de coton, de soie, tous importés, on remarqua que les hommes ne se servirent de ces étoffes fines pour leurs vêtements, que lorsqu'elles étaient de couleur sombre, grise ou brune. Pour les femmes et les enfants, la plupart du temps c'était le contraire ; leurs couleurs préférées étaient le vert, le bleu, le rouge, clairs, vibrants. Les Suédoises qui, par ce goût, se seraient déjà distinguées de celui de leurs maris, offrent encore d'autres contrastes. Tous les voyageurs ont parlé de leur beauté, de leurs formes gracieuses et sveltes, de leur tournure d'une élégance naturelle. Rien n'égale, selon l'enthousiaste Daumont, l'éclat de leur teint, la beauté de leur chevelure, l'expression de leur physionomie douce et animée. Les dons de la nature, selon ce même auteur, ont été surtout répandus avec profusion sur les femmes d'une condition inférieure. Ce contraste devient tout à fait piquant, lorsqu'on entend M. Louis Enault s'exclamer : « Comment avouerai-je que la coquetterie féminine reste en Norvège beaucoup au-dessous de la magnificence de la moins belle moitié du genre humain? »

Les exemples répartis dans nos diverses planches provenant de localités situées dans des conditions fort diffé-



rentes, d'un bout à l'autre de la surface du pays, il est nécessaire d'en indiquer les grandes divisions régionales pour que l'on puisse se rendre compte de la nature des costumes, selon les nécessités climatériques, et aussi selon la nature des milieux plus ou moins prospères.

Le royaume de Suède, par une répartition qui remonte à l'époque de l'invasion des Germains, se divise en trois régions qui sont, en allant du sud au nord : la Gothie, la Suède proprement dite, le Nordland comprenant la Laponie. La Norvège compte également trois divisions régionales : le Scendenfields, le Nordenfields, le Nordlandens, que l'on désigne encore sous les noms de zone pastorale, zone aride, et zone sauvage.

La Laponie *norvégienne*, presque toute au delà du cercle polaire, est composée du Finmark. La Laponie *suédoise*, riveraine en grande partie du golfe de Bothnie, prend le nom de Lappmark. L'Islande, la « terre de glace, » se rattache étroitement par sa population au groupe scandinave. On parle le danois dans cette île soustraite à la domination de la Norvège depuis 1397, mais l'Islandais n'en a pas moins conservé dans toute sa pureté l'ancienne langue de ses ancêtres.

Nos exemples provenant de la Scanie, du Halland, de Bleking, de Smaland et de la Westrogothie, sont de la Gothie; ceux fournis par la Sudermanie et la Dalécarlie sont de la Suède proprement dite.

Le diocèse d'Aggerhus est de la zone pastorale de la Norvège. Les diocèses de Bergen et de Drontheim sont de sa région centrale, la zone aride.

La Suède a un climat sévère, un air pur, et non pas les brouillards de la Norvège où la pluie est fréquente. Le ciel norvégien, presque toujours nébuleux, couvre le pays d'un jour pâle, terne, triste, dû aux golfes innombrables et aux abondants cours d'eau de cette « terre des lacs, » comme l'appelle Ossian.

Les documents proviennent principalement du Musée d'ethnographie scandinave, fondé à Stockholm par M. le Dr Artur Hazelius, qui en est le directeur. Les parures orfèvres et l'intérieur de l'habitation qui font partie de ce musée, figuraient dans la section suédoise de l'exposition universelle de 1878. Nous avons emprunté à Forssell les figures qu'il a publiées dans l'*Ett år i Sverige (Une Année en Suède)*, Stockholm, 1836; et une partie des figures laponnes ainsi que leurs ustensiles sont tirés de « *Om Lappland och Lapparne*, » par M. Gustaf von Düben.

*Voir pour le texte :* Le catalogue de l'Exposition ethnographique (section suédoise), *Exposition universelle de 1878*. — *La brochure publiée cette même année sur le Musée d'ethnographie scandinave de Stockholm*, par M. J.-H. Kramer. — *Les ouvrages cités ci-dessus de Forssell et de M. Gustaf von Düben*. — A. de Humboldt, Introduction du Voyage en Norvège et en Laponie, par Léopold de Buch. — Alex. Daumont, Voyage en Suède. — Carteri, Voyage en Suède, 1873. — Tivinning, Voyage en Norvège et en Suède. Revue suisse, 1877, Chronique scandinave. — J.-J. Ampère, Esquisses du Nord. — M. Xavier Marmier, Lettres sur le Nord. — De Sève, Le Nord industriel et commercial, 1862. — M. Louis Enault, La Norvège, 1857, et Un amour en Laponie. — M. Paul Riant, Voyage dans les États scandinaves (*Tour du monde*, 1860). — M. Jules Defontaine, La Suède au XIX<sup>e</sup> siècle. — M. de Saint-Blaise, Voyage dans les États scandinaves (*Tour du monde*, 1861). — Toilette de la fiancée en Norvège (*Magasin pittoresque*, 1862). — Ph. Le Bas, Suède et Norvège (*Univers pittoresque*). — M. Léouzon le Duc, La Fille du sorcier, Paris, K. Nilson, 1875. — Hermann Weiss, Korstümkunde.

